

CHASQUI



LE COURRIER DU PEROU

An 1, numéro 2

Bulletin Culturel du Ministère des Relations Extérieures

Novembre 2003



Mario Urteaga, Mensaje a Cajamarca 1939.huile à roille 62x63-5 cm.

LECTURES AMAZONIQUES / JORGE BASADRE: PHILOSOPHIE
D'UN HISTORIEN / J. E. EIELSON: POESIE ESCRITE
L'HORIZON INDIGÉNISTE DE MARIO URTEAGA
LES TOMBES ROYALES DE SIPAN: UN MUSEE POUR LE MONDE

LECTURES AMAZONIQUES

La production bibliographique croissante dédiée à l'Amazonie paraît attractive, si l'on prend en compte sa biodiversité spectaculaire, sa richesse culturelle, son potentiel socio-économique et son extension: 736 mille km² dans le cas du Pérou, quasi 60% du territoire. L'intérêt s'est multiplié face à la récente alliance stratégique entre le Pérou et le Brésil pour aborder les défis du développement et de la protection de cet espace vital pour la planète.

Dans une sélection sommaire, la monographie encyclopédique de l'augustin espagnol Avencio Villarejo (1910-2000) mérite d'être distinguée. Ainsi est la forêt vierge, dont cette cinquième édition, corrigée et augmentée, que le Centre d'Études Théologiques de l'Amazonie vient de terminer, chargée aussi de la remarquable Amazonie Monumentale (les principales sources historiques du bassin, depuis le XVI^{ème} jusqu'au XX^{ème} siècle, en cours de publication). Mais si Villarejo en offre une vision générale, il existe le volume impeccable sur les réserves de Bahuaja-Sonene et Madidi de l'américain Kim Mac Quarrie qui étudia avec proximité cette région méridionale, protégée par un effort bilatéral partagé par notre pays et la Bolivie.

Une étude récente de Beatriz Huertas (1) suit la trace des populations natives isolées et propose une série de recommandations pour sa protection. De l'autre côté, le travail de Fernando Santos Grano et de Federica Barclay s'avère indispensable sur



André Bärtschi

l'économie de Loreto pendant le dernier siècle et demi, depuis l'ouverture des Amazonas à la navigation internationale jusqu'à la signature de l'accord de Paix avec l'Équateur. L'énumération pourrait continuer, avec un livre précieux sur le règne des Chachapoyas ou une étude originale sur les Huni Kuin (2). Il faudra aussi s'occuper du thème littéraire des écrivains amazoniens ou de la région. Il reste à signaler pour le moment, que la production copieuse comprend d'autres manifestations, entre elles le serpent de l'eau (3), un échantillon sur les cultures natives qui se déroule à Lima, dans la "Estación de Desamparados" (A.R.R.). ●

(1) Les Peuples indigènes en isolement. Groupe International de Travail sur les Questions Indigènes. Lima, 220. iwgia@iwgia.org

(2) Chachapoyas, Le royaume perdu. Elena Gonzales et Rafo Leon. AFP Integra, Lima 2002. Voir aussi Penser l'autre entre les Huni Kuin de l'Amazonie Péruvienne. P. Deshayes et B. Keifenheim. Institut Français des Etudes Andines/ Centre Amazonique d'Antropologie et d'Application Pratique. Lima 2003 : www.ifeanet.org et www.caaap.org.pe

(3) Voir www.ojoverde.perucultural.org.pe

A QUOI SERT LA BIODIVERSITE?

En 1977, à cause de la crise du carburant que vivait le monde développé, un chimiste américain appelé Melvin Calvin a suivi quelques indiens brésiliens et s'est enfoncé dans la forêt vierge à la recherche d'une huile très particulière. Devant un arbre énorme de la voûte végétale, Calvin, scientifique lauréat du prix Nobel, observa avec curiosité les indiens enlever un bouchon de la base de l'arbre dans lequel des mois plus tôt ils avaient fait une petite perforation. Tout à coup une sève huileuse commença à couler, litre après litre, jusqu'à un total de 24. Les indiens racontèrent à Calvin qu'ils utilisaient cette huile comme adoucisseur pour la peau. Néanmoins, après avoir réalisé des analyses chimiques, Calvin découvrit, étonné, que certaines sèves contenaient quasi seulement des hydrocarbures. Pour étonnant que cela paraisse, cette huile pouvait être utilisée directement dans

un moteur diesel et faire avancer un camion. Depuis certains calculs, Calvin arriva à la conclusion qu'une plantation de 1,2 hectare avec 300 arbres de copaiba (*Copaifera langsdorffii*), pourrait produire 18.000 litres de carburant par an. Et, à la différence du pétrole extrait du sol, l'arbre carburant pourrait se renouveler interminablement, alimenté par son interaction avec le soleil, le sol et la pluie.

Au bout de quelques années de la découverte de Calvin, la crise du carburant commença à se modérer et les prix du pétrole sur les marchés mondiaux continuèrent à descendre. L'investigation sur la miraculeuse nature du copaiba s'est arrêtée. Néanmoins, l'histoire sert à découvrir deux faits de base concernant le bois pluvieux: en premier lieu, les bois pluvieux contiennent de grands potentiels, qui dans leur majorité ne sont pas exploités, en fonction de l'étonnante variété d'espèces; et en second lieu, les peuples indigènes du bois pluvieux possèdent un amas

de connaissances en extinction rapide, des connaissances qui ont attendu des milliers d'années pour se forger.

L'arbre du carburant est seulement un des milliers de produits précieux ou potentiellement précieux générés par les bois pluvieux du monde entier, et de nouvelles ressources se découvrent toutes les années. Dans cette région, la plus diversifiée des milieux biologiques de la planète, les bois pluvieux auto-soutenables de la terre transforment jour après jour les déchets du sol littéralement en millions d'animaux et de plantes avec leurs fruits. Cette multitude de produits non seulement sont à portée de main, mais aussi sont les plus diversifiés et abondants de la planète, certains d'entre eux sont des fruits, des semences, des baies, des noix, des herbes, peut-être jusqu'à 80.000 plantes comestibles, des carburants, du latex, du caoutchouc et des huiles, des épices, des colles, des résines, des essences de parfum, des vernis, des

lubrifiants, des encres, des saveurs, et des essences de senteurs, des médicaments, du bambou, des écorces, des insecticides, des cosmétiques, des tissus, isolants pour les toits, des matériaux d'emballage, du rotin, des fleurs, des savons, des teintures, des produits chimiques pour la tannerie, des poissons, des animaux et leurs peaux, de la viande, du miel, des plantes décoratives, du bois, de la pulpe, du papier, de la jute et d'innombrables autres produits dont cette liste augmente au fur et à mesure de nos connaissances. La valeur de marché potentielle de ces produits équivaut annuellement à des centaines de milliers de millions de dollars. ●

Kim Mac Quarrie. *D'où les Andes rencontrent l'Amazonie : Bahuaja-Sonene et Madidi, les Parcs Nationaux du Pérou et de la Bolivie*. Photos d'André Bärtschi. Francis O. Pathy & Sons/Jordi Blassi, Barcelone, 2001. 336 pages. Traduction d'Alberto Magnet. info@grupoinca.com

A la fin du XIX^{ème} siècle Venancio Amaringo Campa, un dangereux chef ashaninka, présidait une grande bourgade indigène connue sous le nom exotique de Washington, située à l'embouchure du fleuve Unini, affluent du haut Ucayali. En 1893, Venancio accompagnait Carlos Fermin Fitzcarrald, le «baron du caoutchouc» qui commençait à contrôler l'extraction de la gomme du fleuve Manu, à la recherche et à la découverte de l'échouage du Mishagua.

Quand le Père Gabriel Sala l'a connu en 1897, celui-ci continuait à travailler pour Fitzcarrald. Sala raconta comment Venancio dirigea une expédition composée de quatre grands canoës et prit la tête de 25 hommes armés avec des rifles, arrêta son groupe afin de capturer un petit commerçant chinois qui voyageait avec lui et devait de l'argent à Fitzcarrald.

Selon Sala, Venancio parlait ashninka, quechua et espagnol et il portait un chapeau, un foulard noué au cou, portait une ombrelle noire, symboles de sa position privilégiée face au monde des blancs.

En 1900, pendant un voyage vers le bas-fleuve Ucayali, le colonel Pedro Portillo, Préfet de Ayacucho, rencontra Venancio et son comité, qui sillonnaient.

Portillo raconta que le chef indigène emmenait ses hommes au fleuve Cujar, un affluent du Purus, pour récolter du caoutchouc pour Delfin Fitzcarrald, le frère de Carlos Fermin, qui à cette époque était mort. Cette fois le comité de Venancio était composé de ses quatre femmes, ses enfants, un de ses frères et 40 travailleurs *sauvages*. Portillo cherchait à convaincre Venancio pour qu'il l'accompagne de retour à Washington, emplacement qu'il décrivait comme situé dans un lieu stratégique qui pourrait être converti en une forteresse imprenable.

Selon son information, normalement la bourgade se composait

LE CHEF ASHANINKA VENANCIO AMARINGO CAMPA



André Bartschi

d'une population de 500 habitants, mais entre juin et novembre, durant la saison sèche, Venancio emmenait la majorité au bassin des fleuves Sepahua, Cujar ou Purus afin de récolter le caoutchouc pour différents patrons locaux. Pendant ces mois, il n'y avait seulement que 50 ou 60 hommes dédiés à surveiller et défendre l'emplacement, d'attaques présumées d'autres chefs indigènes, de son propre groupe ethnique ou d'autres groupes. Quand Portillo demanda à Venancio de lui fournir 50 de ses hommes pour l'accompagner au bas-fleuve, celui-ci lui répondit qu'il ne pouvait pas se séparer d'eux lié par son contrat de récolte de la gomme pour le frère de Fitzcarrald.

En 1901, pendant sa visite à un petit affluent du fleuve Purus, l'explorateur Victor Almiron tomba sur «Venancio Amarigo Campa, «Curaca» (grand chef des indiens) du fleuve Unini, et une centaine de familles de sa tribu, qui s'occupaient de l'extraction du caoutchouc». Dès lors Venancio travailla pour Carlos Scharff, un vieux contremaître de Carlos Fermin Fitzcarrald. Scharff s'était converti en

important extracteur et commerçant de caoutchouc, qui contrôlait douze points d'extraction sur le fleuve Purus, gérant un total de 2000 travailleurs *civilisés* et indigènes.

Une année plus tard, La Combe, envoyé par le Gouvernement pour exploiter le fleuve Ucayali, fit une brève escale à Washington pendant son voyage au haut-fleuve. Et en ce temps, Venancio était considéré comme un contact si important dans la région, que La Combe emporta avec lui une lettre de présentation écrite par le Colonel Portillo, qui peu auparavant avait été nommé Préfet de Loreto. D'un autre côté, celui-ci se faisait appelé Venancio Atahualpa, ceci en allusion à Juan Santos Atahualpa, le renommé chef messianique andin qui, au milieu du XVIII^{ème} siècle, avait expulsé les espagnols de la région avec l'appui des Ashaninka et d'autres groupes indigènes locaux.

A Washington, on informa La Combe que Venancio était parti au fleuve Sepahua. Une semaine plus tard l'explorateur le rencontra sur le bas-

fleuve, conduisant un convoi de canoës chargés de femmes et d'enfants indigènes qui, suspectait La Combe, avaient été capturés par Venancio dans la zone de Sepahua. Un certain temps après il s'informa auprès de deux de ses *esclaves*, que celui-ci avec les autres extracteurs de caoutchouc, avaient diffusé parmi la population indigène locale la nouvelle que les autorités péruviennes arrivaient dans un bateau de guerre pour voler leurs femmes. La Combe suggéra que l'intention de Venancio fut d'effrayer les esclaves indigènes pour qu'ils n'accourent pas auprès des autorités afin de demander leur liberté.

Selon le Père Alemani, en 1904, Washington, le centre opératif de Venancio, avait été abandonné. En questionnant sur sa destination, Alemani vérifia que celui-ci, accompagné de plus d'une centaine d'hommes, était allé extraire du caoutchouc au fleuve Manu ou à celui de Madre de Dios. Cela indique que pendant ce temps Venancio s'était converti en extracteur indépendant. De fait, Gow affirma qu'il représentait un de ces cas exceptionnels de chef indigène qui s'est converti en patron caoutchoutier. Dans tous les cas, apparemment, l'indépendance de Venancio n'a pas duré. En 1910, Maurtua informait que la main d'œuvre contractée par les patrons caoutchoutiers du fleuve Purus était composée d'indigènes locaux et pour celles-ci «de tribus qui obéissent actuellement au vieux Venancio, personnage influent des camps de Sepahua et de Mishagua». Ceci fut la dernière information sur le destin de Venancio. ●

Fernando Santo Granero et Federica Barclay. *La Frontière Domestiquée. Histoire économique et sociale de Loreto, 1850-2000*, Pontife de l'Université Católica de Lima, 2002. 546 pp feditor@pucp.edu.pe

SCENES DE CHASSE

L'image de l'indigène dans une scène de chasse est belle: belle et admirable. Il se faufile sans faire de bruit, si doucement qu'il donne l'impression de ne pas fouler le sol ; les bâtons secs ne se rompent pas et même les fanes ne paraissent pas sentir leur propre poids. L'œil au gnet, l'oreille alerte, l'indien, à demi sournois, va en hâte quasi en courant, mais ne perd aucun détail.

Une branche qui bouge, insignifiante, n'échappe pas à son regard, ni le doux craquement des feuilles mortes à son oreille, il localise immédiatement n'importe quel bruit ou chant ; son odorat délicat perçoit distinctement les

rafales d'odeurs, que lancent les féroces et les fleurs, les lianes et les plantes sauvages. Avec un mépris olympique pour la vie il n'a pas peur de pénétrer dans des endroits inconnus et impénétrables ; il ne fuit pas l'attaque des féroces, même s'ils sont reptiles, tigres ou boas. Il a besoin seulement d'un instant pour viser et le tir ne rate pas ; il ne s'en glorifie pas et au pire, un «chupo » serait le commentaire de l'odyssée. Il connaît la trace de tous les animaux et les poursuit jusqu'à leur découverte ; il sait où sont les marais ; il imite le chant du «hocco à casques», du perroquet, du piuri, de la colombe et de la dinde, et les

emmène jusqu'au lieu du gnet.

La vivacité du singe et la méfiance du canard, la force de l'élan et la fierté du tigre, sont dépassées par l'astuce et la sérénité du selvicola.

Pour envenimer la pointe des flèches et des poignards avec les dards de la pucuna, l'arborigène l'immerge de quelques centimètres dans du «curare», dans ce produit, les ticunas furent de grands alchimistes. Le «curare» est un poison plus actif que celui des vipères et tient la rare propriété de, ingéré par la voie de l'estomac il est inoffensif, tandis que par voie veineuse il cause la mort en

quelques minutes, même aux animaux de grande taille. La base du «curare» est le *Strychnos castelnaei* auquel on ajoute d'autres plantes, et comme si cela fut peu, ils additionnent des têtes de vipères, de crapauds, de tarentules, disulas (serpents vénéneux) et d'autres espèces vénéneuses. Après des cuissons prolongées, dans pas moins de vingt casseroles, le «curare» se réduit en une masse pâteuse de couleur obscure. ●

Avencio Villarejo. *Ainsi est la forêt vierge.* CETA, Iquitos, 2002. Page 197 - www.ceta.org.pe

JORGE BASADRE

PHILOSOPHIE D'UN HISTORIEN

Hugo Neira

Jorge Basadre est l'historien le plus remarquable du Pérou républicain et il est à la fois le philosophe de nos défauts collectifs. Si bien que son œuvre d'histoire a commencé avec un seul volume en 1939 pour terminer en 1968 la sixième édition en 16 volumes, le propulsant, à juste raison, à un rang indiscutable, ce qui est certain c'est qu'il a mené une autre production intellectuelle simultanément à l'œuvre académique.

Il s'agit de ses essais, *Le Pérou, problème et possibilité*, *La promesse de la vie péruvienne* et *Méditations sur le destin historique du Pérou*.

Respectivement en 1929, 1943 et 1947. Ce sont des œuvres clés pour comprendre l'évolution de sa pensée et les racines de son immense influence. La familiarité avec les archives, personnages, époques et situations, prendront la forme d'un avertissement sévère et répété au pays qui ne s'accomplit pas. Les essais mentionnés sur lesquels l'historien travailla à maintes reprises, qu'il corrigea et publia à nouveau jusqu'à sa vieillesse, donnèrent la preuve de ce qui était le plus important pour lui, furent le lieu de l'énoncé de quelques unes de ses formules les plus recherchées, «la promesse», la distinction entre «le pays légal et le pays profond».

Les méditations de Basadre, des fois soucieuses, réflexions, souvenirs, nouveau sens de l'intelligibilité envers la vie péruvienne non seulement pour ce qui s'était passé mais pour ce que le pays lui-même pourrait devenir s'il pouvait vaincre l'inertie de ses défauts réitérés. Un discours de moraliste, aujourd'hui d'actualité douloureuse et qui ouvre à Basadre au début du XXI^{ème} siècle, une lecture citoyenne et un chemin de maître dans la conduite républicaine de celui qui a préféré pendant sa vie, malgré quelques responsabilités passagères, éviter la notoriété du pouvoir politique.

SA VIE.

Le 12 février 1903, il est né dans la ville de Tacna sous l'occupation chilienne. La maison familiale, «la patrie invisible», le Pérou comme souvenir et possibilité, marquèrent sans doute quelque peu sa vocation précoce pour l'histoire, comme lui-même l'évoquait. Basadre fut toujours profondément un «tacneño» et un patriote, sans discrédit à un vague sentiment socialiste qu'il adopta dans son jeune temps.

Son père marqua aussi sa jeunesse, qui avait pris une place de soldat à San Juan et à Miraflores pendant la guerre et qu'il perdra très rapidement, mais il avait décidé de ne pas quitter sa ville natale.

A l'expérience vécue à Tacna s'ajoute une formation au collègue allemand, au «Guadeloupe», et depuis à San Marcos, où il fut le plus jeune professeur agrégé. Un studieux sans doute venu du mouvement réformiste.

La réputation dont il jouit actuellement, la grandeur de son œuvre, le fait qui depuis 1958 à sa mort se refermera par sa propre décision dans la construction de son histoire monumentale, pourrait nous amener à un procès équivoque sur son existence. Basadre connaissait les vicissitudes et les hauts et les bas propres à la condition de l'intellectuel péruvien. Il souffrit jeune de l'emprisonnement en 1927, sous Leguía, passa quelques mois à l'île San Lorenzo. Il trouva un temps de pérégrination à l'extérieur, entre 1931 et 1934, en Allemagne et en Espagne, a connu Berlin au temps de l'ascension des nazis, fut présent lors de quelques actes publics et discours de Goebbels et de

des gouvernements démocratiques. La politique de parti ne l'attirait pas plus que la fonction diplomatique.

Il souhaitait vivre au Pérou, quoiqu'il se lamenta à la fin de sa vie de ne pas avoir pu profiter de plus de temps et d'argent, ou de quelque institut universitaire, pour se consacrer à ses recherches, chose qu'il aurait pu mener s'il s'était exilé dans quelque université américaine. Jamais nous ne saurons si le sens qu'il trouva dans le Pérou profond il aurait pu le découvrir dans l'éloignement.

LE RENOUVEAU DU SAVOIR HISTORIQUE.

La province, l'ébullition de la



A. Caretas

Hitler. En Allemagne, grâce à la domination de cette langue qu'il connaissait depuis l'enfance (un grand-père du côté maternel) il put suivre des cours à l'Université de Berlin qui lui permirent plus tard d'adopter les techniques et les concepts d'une manière de construire l'histoire peu fréquente dans la sphère ibérique. Il voyagea aussi aux Etats-Unis (il s'y rendra onze fois au cours de sa vie). A Lima il fut successivement professeur à l'université et bibliothécaire, il s'occupa plusieurs fois de la Bibliothèque Nationale, il a écrit beaucoup d'autres livres, et confessa des années plus tard que pour sa formation personnelle il devait plus à ces archives qu'à son temps passé à San Marcos. Il fut Ministre de l'Éducation en 1945 pour quelques mois et en 1956, pour deux années. Dans les deux cas avec

Réforme Universitaire, le climat des années vingt vont jouer un rôle décisif dans son évolution méthodologique. En 1929, il était le plus jeune professeur d'université, les autorités le chargèrent du discours d'ouverture de l'année académique, duquel vient *La multitude, la ville et le champ dans l'histoire du Pérou*. Basadre fit sauter l'histoire de plein pied dans la modernité. D'autres acteurs sociaux, les masses, la foule, le peuple. L'histoire ne sera plus jamais la même. Mais ce n'est pas une rupture brutale. De toute manière dans *l'Initiation de la République*, il recueillit le point de vue monarchique et s'occupa des personnages militaires importants mais prêtant attention aux facteurs idéologiques et sociaux, laissant glisser de l'histoire les aspects ignorés de l'histoire classique. Il y a avec Basadre

d'autres aspects, génétiques et de fond, la noblesse et les émigrés, le clergé, les classes moyennes, les classes populaires, les indigènes, les noirs. Et la Nation fit irruption dans le thème de l'existence du Pérou comme Etat, et la Nation comme procédé historique, le circonstanciel et le permanent, les individus et les grands tropismes sociaux. On a voulu voir dans cette combinaison de sociologie, d'économie, d'histoire, une influence de l'école française de *Annales*. En réalité, les dates ne coïncident pas, Basadre commença sa construction d'une autre forme d'apprentissage historique un peu avant l'apparition de l'œuvre de Fernand Braudel. Dans tous les cas, c'est une coïncidence étonnante, prenant en compte le petit ou le casi inexistant cadre institutionnel qui existait pour le péruvien de l'époque.

LA PROMESSE DU PEROU.

Depuis ses premiers livres il employa un langage de rigueur, en grande partie arraché à la plus pure théorie du droit et de la philosophie politique. Ses essais sont remplis d'interrogations. Il ne questionne pas la succession mais le sens de l'histoire péruvienne. Pourquoi s'est fondée la République ? se demanda-t-il en 1947. La réponse fut sommaire ; pour accomplir ce qui se symbolisa en elle. Ou comment se pensait le développement matériel au XIX^{ème} siècle ou l'Etat efficace ou le pays progressiste, ajoute-t-il. Que dit Basadre ? Que la République est un ordonnance politique, que c'est un projet, quelque chose à obtenir. La patrie commune ne vient pas d'un mandat naturel ni de la race. Le sol ou les morts peuvent nous inspirer mais ne sont pas un programme. Un peu avant, dans l'Espagne convulsive, Ortega et Gasset avaient établi une séparation substantielle semblable. La famille était le groupe naturel mais pas l'Etat et la Nation. «Les groupes qui intègrent un Etat – affirmait le philosophe espagnol – vivent ensemble pour quelque chose, sont une communauté de propositions, d'aspirations». Et il ajoutait «on ne cohabite pas pour être ensemble, sinon pour faire quelque chose de commun .» L'Evêque anglais Hobbes avait dit la même chose en 1651. Le Léviathan, la métaphore de l'Etat, est là une réalité «artificielle», c'est dire, volontaire, et surgit lorsque les individus désirent sortir de «la guerre de tous contre tous» que c'est l'état de la nature. Basadre a

JORGE EDUARDO EIELSON / POESIE ESCRITE

LE CORPS ANTERIEUR

L'arc iris traverse mon père et ma mère
Pendant qu'ils dorment. Ils ne sont pas dénudés
Ne les couvre aucun pyjama ni chemise de nuit
C'est plutôt une nuée
En forme de femme et d'homme enlacés
Peut-être le premier homme et la première femme
Sur la terre. L'arc iris me surprend
Des lézards de murailles viennent courir entre les interstices
De leurs os et de mes os vient grandir
Un coton céleste entre leurs sourcils
Maintenant ils ne se regardent pas, ni s'embrassent ni bougent
L'arc iris ils le portaient à nouveau
Comme se transporte ma pensée
Ma jeunesse et mes lunettes.

ULTIME CORPS

Quand le moment arrive et il arrive
Chaque jour le moment de se sentir avec humilité
À déféquer et une part inutile de nous
Retourne à la terre
Tout paraît plus simple et plus proche
Et jusqu'à la lumière même de la lune
C'est un anneau d'or
Qui traverse la salle à manger et la cuisine
Les étoiles se réunissent dans le ventre
Et maintenant elles ne font pas mal mais brillent simplement
Les intestins retournent à l'abîme bleu
Là où paissent les chevaux
Et le tambour de notre enfance

CUERPO ANTERIOR

El arco iris atraviesa mi padre y mi madre
Mientras duermen. No están desnudos
Ni los cubre pijama ni sábana alguna
Son más bien una nube
En forma de mujer y hombre entrelazados
Quizás el primer hombre y la primera mujer
Sobre la tierra. El arco iris me sorprende
Viendo correr lagartijas entre los intersticios
De sus huesos y mis huesos viendo crecer
Un algodón celeste entre sus cejas
Ya ni se miran ni se abrazan ni se mueven
El arco iris se los lleva nuevamente
Como se lleva mi pensamiento
Mi juventud y mis anteojos.

ÚLTIMO CUERPO

Cuando el momento llega y llega
Cada día el momento de sentarse humildemente
A defecar y una parte inútil de nosotros
Vuelve a la tierra
Todo parece más sencillo y más cercano
Y hasta la misma luz de la luna
Es un anillo de oro
Que atraviesa el comedor y la cocina
Las estrellas se reúnen en el vientre
Y ya no duelen sino brillan simplemente
Los intestinos vuelven al abismo azul
En donde yacen los caballos
Y el tambor de nuestra infancia



Jorge Eduardo Eielson (Lima, 1924) est considéré comme un des grands poètes et artistes les plus notables de l'Amérique Latine. Des rééditions, traductions et études de son œuvre ont commencé à se multiplier ces dernières années. Ces poèmes appartiennent au cycle de *Nuit obscure du corps* (1955)

A Lima, L'Université Catholique publia en décembre dernier : *nu/do hommage a j.e.eielson*. José Ignacio Padilla Editeur.puc,2002, pages 520.

Voir aussi
www.eielson.perucultur.org.pe

vu dans les guerres civiles intestines du XIX^{ème} siècle et dans le désordre collectif du XX^{ème} siècle, l'équivalent de l'Espagne invertébrée qui conduisit à la guerre civile espagnole et au désordre des guerres de religion de l'Europe du XVII^{ème}. Sa promesse de République fut quelque chose qui pouvait ou non construire les péruviens. C'est de l'ordre du possible, ce n'est pas une fatalité. Basadre a perdu la foi très tôt de tout déterminisme historique et ainsi dans ses vieux jours, il s'est amusé à nous proposer divers scénarios possibles sur ce que peut être l'une ou l'autre sortie à notre Emancipation. Jeu de perspectives, invitant à la réflexion et à la compréhension de l'imprévisibilité et de la complexité des alternatives dans l'histoire, jeu qui évidemment passa inaperçu. Il obtint toujours des promotions diverses avant ses collègues péruviens et inclus de la sphère ibérique, nourri jusqu'à l'ultime souffle par ses intuitions et son assimilation constante de nouvelles méthodologies. Même dans sa vieillesse, il fut le plus jeune de nos historiens.

LES PAROLES SINCERES.

Dans son histoire monumentale et dans ses essais son langage d'une rare sincérité nous a surpris. Il parla très tôt, dans la célèbre leçon inaugurale de 1929, du *coefficient péruvien de l'illégalité*, devant le Président tyran Leguía, ce qui lui a valu un salut sec. Peu ont fustigé avec tant de clarté les classes éduquées, les «élites», en remarquant sa paresse pour travailler et investir, «le capitalisme vint de loin». Il ne croyait pas non plus dans une version idyllique du passé inca, «l'image des Incas communistes nous a fait

oublier, dit-il, qu'ils étaient hiérarchiques, qu'ils maintenaient strictement une différence entre les nobles et le peuple en matière de taxes, d'accès à l'alimentation et aux femmes. La connaissance de la patrie devrait s'accompagner de sincérité, et la première chose serait de reconnaître même tout ce qui s'ignore».

L'histoire culturelle du Pérou n'est pas écrite. Il avait voyagé par le monde, connaissait l'histoire européenne et mondiale, les horreurs auxquelles mènent les excès nationalistes, mais ce qui là-bas cette fois était de trop, pensait-il, «est urgent ici». Je ne resterai pas dans ce qui paraît être ses contradictions, le socialisme, l'internationalisme, l'influence de Tacna, le patriotisme. Peut-être que tout ceci a servi pour comprendre la réalité revêche du Pérou.

Il fut un historien du XIX et du XX^{ème} siècle, n'a cessé de penser au Pérou comme une entité millénaire. Il se questionne dans un de ses textes posthumes : qu'ont eu en commun en 1824 un paysan de Piura et un paysan de Cusco? «Très peu évidemment, mais leurs prédécesseurs vivaient dans le même milieu administratif et politique et ceci pas seulement depuis le XVI^{ème} siècle sinon depuis de nombreux siècles avant les Incas. Ce moule impalpable a influencé, d'une manière ou d'une autre, l'enfance, l'adolescence, leur jeunesse, leur troisième âge et celle de leurs familiers». Il s'est questionné de savoir combien de peuples africains, européens et asiatiques étaient dépourvus de cette longue continuité historique. Dans le vieux Vice-Royaume, nota-t-il, là abondaient les différences. Sa

théorie sur le Pérou est étrangement simple. Nous sommes nés d'abord comme une nouvelle société, «l'Etat espagnol, qui arrive tard, ne peut pas nous figer dans des limites.» Le nom même de Pérou est le fruit d'une impulsion anonyme, collective, il aurait pu s'appeler Nueva Castilla mais il n'en a pas été ainsi. La construction de l'Etat et de la Nation est une autre chose. Cela passe pour ce que Basadre nomme «la conscience du oui». Pour la comprendre, il fit ce que nous appelons aujourd'hui l'histoire des idées. Pour qu'elles s'enracinent, il s'est intéressé à la qualité de l'éducation péruvienne ouverte à tous.

UN MODELE HUMAIN.

Il est impossible de s'intéresser à la culture péruvienne, à notre société, à l'Etat, au présent et au futur, sans prendre Basadre en compte. Son influence, ses prophéties de prédicateur sans vanité, sont chaque fois plus estimées par les générations des difficiles années actuelles. La grande ferveur d'aujourd'hui en quête de son œuvre n'est pas facilement explicable, avec l'exception de peu de charges publiques et passagères, il vivait discrètement sans tenter l'ambition du pouvoir personnel. Le paradoxe de cet enseignement sans partis, sans bancs ni journaux, est qu'un pays se reconnaisse dans une leçon de morale posthume qui néanmoins s'est énoncée depuis 1931.

Le paradoxe de Basadre est son actualité. D'avoir accompli la forme de cet Etat, les avertissements auxquels nous nous sommes référés, auraient perdu leur sens. Il n'en fut pas ainsi, pour notre malheur. Mais si cela échappe au manque de foi qu'ont

atteint en échange d'autres penseurs de la fin du XX^{ème} siècle c'est parce qu'il ne fut pas le maître de l'erreur, ni inventa une idéologie, sauva ce que fut la foi dans la connaissance et son amour pour le Pérou, mais sans aveuglement. Il clama pour une autre élite responsable, pour un citoyen distinct et pour un péruvien libre et se mit au pas de la marche du monde. Le résultat de son discours concerne les options individuelles, étrangement jeune, dans l'air du temps. Un texte intitulé «ce qui importe réellement dans la vie», affirme «être loyal avec soi-même». Dans ce sens, les pages de Basadre jeune sont bousculées, on pourrait dire que le pays n'a pas changé. Il a trouvé disait-il «un Pérou froid, hostile. Il n'y avait pas de lieux pour la jeunesse honnête. Des Institutions traditionnelles, un Parlement, un Suffrage, une Municipalité, languissantes. (1) Que recommander avant de partir, comme drapeau, la décence substantielle, cesser d'être «un système de misères» est tout un programme casi futuriste. Libre à qui veut d'imaginer ces autres «logos» démocratiques. ●

(1) Citations extraites de *Jorge Basadre, Mémoire et destin du Pérou, textes essentiels*. Anthologie d'Ernesto Yépez del Castillo, Congrès du Pérou. Lima, 2003, pages 558, œuvre vivement recommandée.

Fondo editorial@congreso.gob.pe Voir aussi J.Basadre *L'initiation de la République*. Université Nationale Majeure de San Marcos, 2 vol. Lima 2002. www.unmsm.edu.pe/fondo

L'HORIZON INDIGÉNISTE

La plus grande rétrospective* sur l'artiste de Cajamarca
Ici un résumé du point de vue de ses curateurs, les critiques

Mario Urteaga (Cajamarca 1875 –1957) maintient une suprématie indiscutable entre les peintres péruviens du thème indigène. Depuis 1934, quand Lima «découvrait» tardivement son œuvre, celle-ci n'a pas cessé d'être un jalon indispensable dans la recherche d'authenticité qui orienta pendant des décades le cheminement de notre peinture. Son style propre – une combinaison insolite de formules héritées de l'académisme européen mêlée aux traditions picturales de la région du nord du Pérou- lui conféra immédiatement une dimension et un caractère nationaux.

A la différence de ses collègues indigénistes, formés à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts et actifs à Lima, Urteaga fut un autodidacte provincial et a développé le centre de son travail pictural à Cajamarca. Cette circonstance contribua à forger une image typique de l'artiste comme un produit spontané de son milieu et à projeter une perception ambivalente sur son œuvre, classée des fois comme naïve et d'autres comme une manifestation indépendante de l'indigénisme. Avec un mélange de naturalisme et de classicisme qui offre un résultat fascinant au spectateur de son temps, les scènes champêtres attentivement composées par

l'artiste périphérique paraissent incarner enfin les aspirations nationalistes de toute une génération : Urteaga avait cherché à montrer «les indiens les plus indiens qui ont été peints», selon la phrase concluante de Teodoro Nunez Ureta. La réalité de son œuvre et de sa vie, cependant, s'offre à nous beaucoup plus contradictoire et complexe.

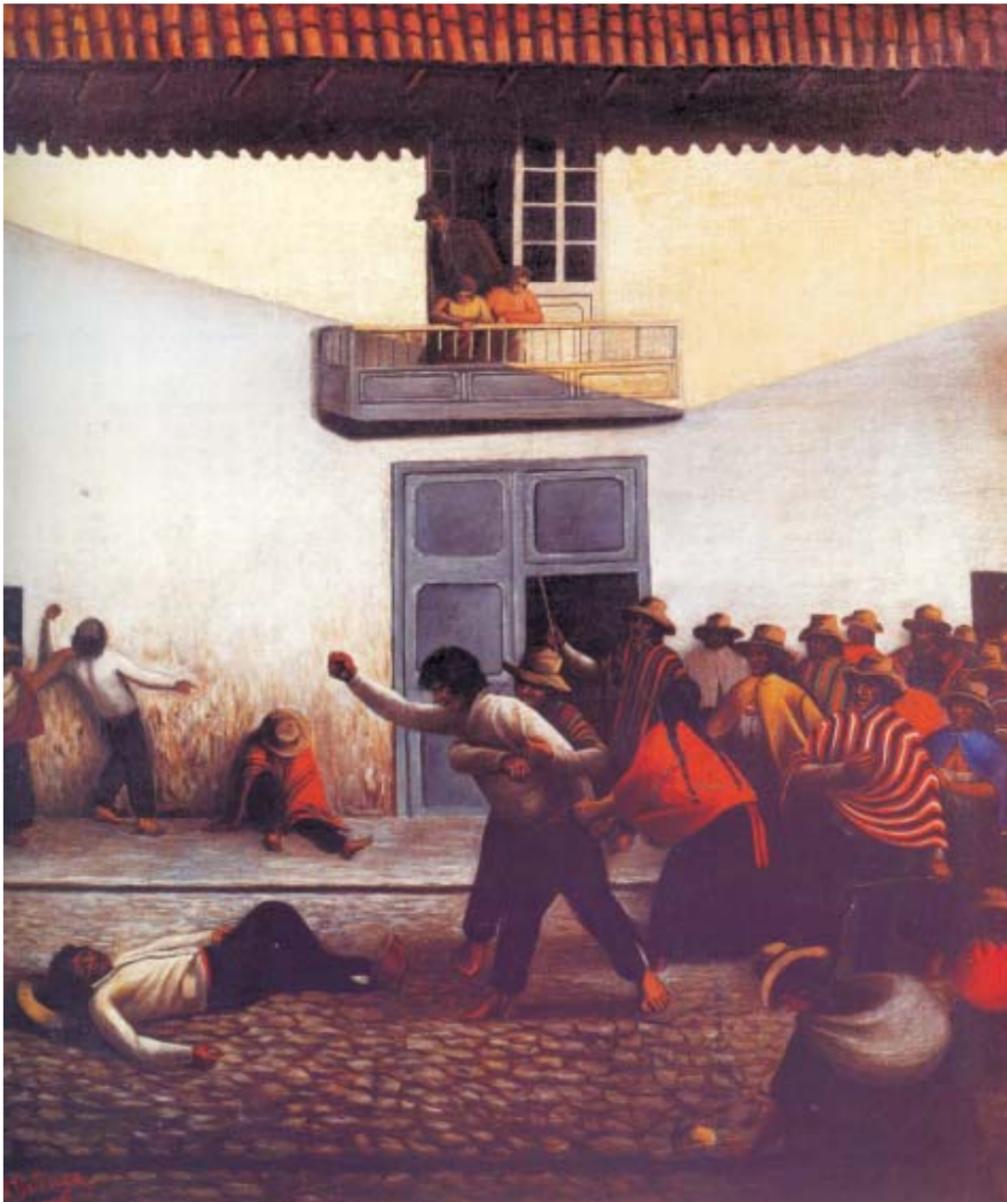
LES DEBUTS

A la fin du XIX ème siècle, loin des centres artistiques traditionnels, Urteaga entreprit à Cajamarca son apprentissage en s'efforçant de l'exercer comme dessinateur de portraits destinés à une clientèle locale. Sur la base de modèles photographiques, essayant de réaliser des représentations conventionnelles de quelques voisins notables avec une adresse inhabituelle pour un débutant. Un premier voyage à Lima en 1903, viendra confirmer sa vocation artistique. Pendant qu'il exerce des travaux pédagogiques à Callao, Urteaga s'initie simultanément à la photographie et à la peinture, grâce à son amitié avec le photographe et éditeur portugais Manuel Moral. Cette relation aussi le mit en contact avec le journalisme illustré de Lima, qui

passait par une époque de plein essor, et par ce biais il eut accès à une diversité de reproductions artistiques. Il s'exerça à copier donc des cadres de scènes religieuses et des scènes de genre. Probablement que sa première composition originale a été *Le sauvetage de Atahualpa*.

En rentrant à Cajamarca vers 1911, Urteaga ouvrit un studio de photographies et dans les années suivantes il alterna ce métier avec la peinture, en plus de l'enseignement scolaire, l'agriculture et le journalisme. Son travail comme rédacteur du journal local «Le chemin de fer» lui permit de s'immiscer dans les thèmes politiques avec un discours d'un sens social fort, s'essayant aussi à une candidature parlementaire qui le frustra en 1916 et a paru le marquer de manière décisive au renforcement d'un investissement plus fort dans la peinture. Néanmoins dans ce champ, sa production perdurera pendant de nombreuses années, focalisée presque exclusivement sur les cadres religieux réalisés à charge des dévots de Cajamarca.

1



2



3



TE DE MARIO URTEAGA

ca permet de nouvelles approximations sur son œuvre.
es reconnus Gustavo Buntix et Luis Eduardo Wuffarden.

L'EMERGENCE INDIGÈNE ET LA PRECARITÉ CRIOLLE

Durant un voyage bref mais décisif à la capitale en 1918, le peintre a pu connaître l'ambiance culturelle nationaliste qui précéda la fondation de l'École Nationale des Beaux-Arts, bien que peu de mois plus tard il retourna à Cajamarca pour continuer sa carrière de manière indépendante. Vers 1920, Urteaga peint ses premiers tableaux inspirés de la vie de Cajamarca. Trois années plus tard il a réalisé «la niña» (une dispute) une première œuvre maîtresse qui alliait l'observation minutieuse de la réalité à un souffle de composition classique, hérité de l'académisme.

Aux commencements de la décennie de 1930, la palette d'Urteaga tend à abandonner les tonalités obscures en faveur d'une luminosité qui se manifesta dans les ciels diaphanes et dans une définition des figures en accord avec une organisation classique de ses compositions.

Cette évolution a pu s'apprécier à l'exposition de 1934. Une succession de témoignages personnels réunis à Lima, jusqu'en 1938, et le prix de peinture obtenu au salon de Vina del Mar en 1937, consacrèrent sa peinture.

LES ANNEES CRITIQUES, LA CONSECRATION ET UNE PERIODE DE SILENCE

Dans les années quarante, le peintre arrêta d'exposer à Lima et son rythme de production diminua considérablement.

Ceci se devait en partie à la fin de l'indigénisme officiel, mais également à une crise personnelle, aggravée au milieu de la décennie par une maladie de la cataracte qui affecta gravement sa vision et l'obligea à subir une intervention chirurgicale. Le nom de Urteaga vint à acquérir une dimension internationale en 1942, quand le Musée d'Art Moderne de New-York incorpora à ses collections *L'enterrement du vieux*, qui l'avait consacré (de manière équivoque) comme peintre naïf.

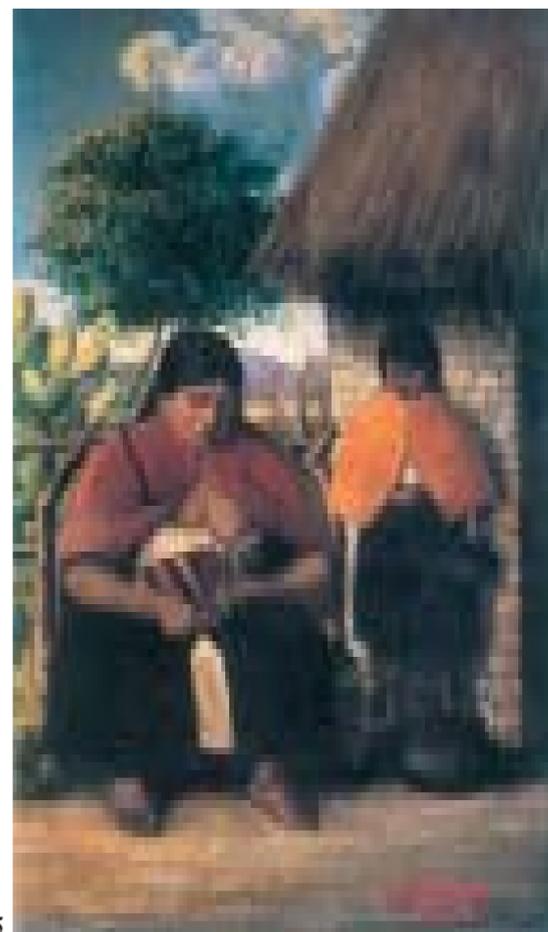
Depuis son opération, Urteaga revint à Cajamarca et recommença à peindre, encouragé par la demande constante des collectionneurs liméniens ainsi que par une clientèle croissante. Pour lui-même il tenta de continuer sur les motifs les plus diffusés de la période «classique», bien que, avec un accent fortement pittoresque et idéalisé des types d'indigènes. Ces distances de style se firent entrevoir

à l'exposition-hommage que l'Institut d'Art Contemporain de Lima offrit au peintre de Cajamarca en 1955, deux années avant sa mort. Une unanimité rare entourait les commentaires reçus ensuite, par les représentants des tendances les plus antagonistes émise sur Urteaga, éloges qui tentaient de l'assimiler à ses positions respectives. La consécration ainsi obtenue, peut-être, est aussi le silence de la complexité et des contradictions qui souterrainement parcouraient et dynamisaient cette peinture. Valeurs que la récente exposition et les publications qui les accompagnaient essayèrent de rendre une fois de plus visibles. ●

La rétrospective fut organisée par le Musée d'Art et la Fondation Telefónica et a permis d'apprécier à Lima, aux mois de juin et juillet derniers, deux expositions complémentaires : *Mario Urteaga, Nouveaux regards et Urteaga, Cajamarca et son temps*. Information sur le catalogue *Mario Urteaga, Nouveaux regards*. Fondation Telefónica et Musée d'Art, Lima, 2003, pages 337. voir www.perucultural.org.pe



1. *La rina* 1923. Huile à toile. 94 x 80.5 cm.
2. *Les tuiliers* 1944. Huile à toile. 59.5 x 78.5 cm.
3. *La laitière* 1940. Huile à toile. 52 x 69 cm.
4. *La première coupe de cheveux* 1953. Huile à toile. 57.5 x 54 cm.
5. *Le lieu* 1935. Huile à toile. 47.5 x 27 cm.



LA POMME DE TERRE, LE TRESOR DES ANDES.

Dans un livre remarquable, consacré à la pomme de terre*, le chercheur péruvien Carlos OCHOA nous offre un témoignage que nous résumons ci-dessous, sur le travail de taxinomiste qui l'a rendu mondialement célèbre. Le journaliste et notable gastronome Raul VARGAS, se prépare pour sa part, à goûter quelques potages préparés avec diverses variétés de la tubercule.

Un Don Universel

Carlos Ochoa

J'ai dédié une grande part de ma vie à l'étude, à l'exploration et à l'amélioration génétique de la pomme de terre. J'avais de nombreux motifs pour le faire. Le premier était un sentiment d'orgueil que j'ai ressenti à regarder l'importance énorme que cette culture, originaire des Andes, a acquise dans l'histoire de l'humanité.

Cet orgueil a accompagné ma conviction que la contribution de la pomme de terre pourrait être beaucoup plus grande, avec les efforts adéquats.

Il y a à peine 500 années, personne n'avait supposé qu'une tubercule servant de subsistance principale aux populations des Andes, se convertirait en l'un des aliments les plus populaires de la planète.

A présent, la culture de la pomme de terre occupe le quatrième rang mondial après le blé, le maïs et le riz. Loin de la consommation directe, elle revêt de multiples applications industrielles : elle s'utilise dans l'amidon, le papier, les adhésifs pour le secteur du textile, dans le processus de fabrication des aliments pauvres en graisse, dans le secteur des glaces, en cosmétologie, en pharmacopée et dans la purification de l'eau.

LA ROUTE DE LA POMME DE TERRE

Cette tubercule s'avère avoir été une source cruciale d'énergie au cours des temps pour de nombreuses sociétés.

De la même manière, sa carence a occasionné de grands désastres socio-économiques à des moments bien déterminés de l'histoire, comme ce fut le cas en Irlande entre 1845 et 1848. Nous ne connaissons pas avec exactitude la date à laquelle la pomme de terre a été introduite en Europe, peut-être pouvons-nous présumer que ce fut environ à la seconde moitié du XVI^{ème} siècle. Nous ne connaissons pas non plus la localité de son origine ni le nom de la personne qui l'aurait transportée.

Dans tous les cas, l'évidence des faits permet de signaler que la première voie d'introduction se fit à travers l'Espagne. D'autres évidences indiquent que la pomme de terre fut introduite en France vers 1600 grâce à Bahuin. Depuis, en 1613, les anglais l'emmenèrent aux îles Bermudes. De là, elle fut transportée en Virginie



(Etats-Unis) en 1621. Elle a dû arriver en Irlande aux environs de 1625. Au milieu du XVIII^{ème} siècle elle serait passée de l'Ecosse en Norvège, en Suède et au Danemark et pour terminer à la fin du siècle passé et au début de l'actuel, elle se serait répandue dans tout le reste de l'Europe.

UNE DIVERSITE SURPRENANTE

Dans les Andes il existe une grande diversité d'espèces de pommes de terre. Il se considère qu'entre les différentes cultures, la plus ancienne et sans doute la mère de toutes c'est la *solanum stenototum*. Néanmoins, la

solanum tuberosum est celle qui s'est le plus répandue au monde.

La plus grande diversité génétique de la pomme de terre s'observe dans la Cordillère Blanche des Andes Centrales du Pérou ainsi que celle voisine du Lac Titicaca au Nord-Ouest de la Bolivie, c'est dire entre les 9 et 17 degrés de latitude Sud.

C'est la seule zone andine où nous pouvons apprécier la totalité des espèces cultivées. C'est là que probablement fut le lieu d'origine et de domestication de la pomme de terre, 7000 ans avant J.C.

Les espèces de pommes de terre

cultivées reconnues sont au nombre de neuf, elles se rencontrent principalement dans les hautes montagnes et dans les hautes plaines andines, entre 3000 et 4000 mètres d'altitude. Il n'est pas rare d'en rencontrer quatre ou cinq qui croissent ensemble dans de petites parcelles, semées par des paysans indigènes.

Sans doute que la diversité ne se limite pas aux espèces cultivées. Il existe un groupe complexe d'espèces sauvages, non comestibles (environ 200). Celles-là se rencontrent dans leur état naturel depuis le sud des Etats-Unis jusqu'aux régions australes du Chili. Leurs grandes gammes de diversité génétique offrent la possibilité de découvrir en elles des sources de résistance à de nombreux facteurs climatiques ou pathogènes qui attaquent les cultures. Ces gènes peuvent être utilisés pour la création de nouvelles variétés.

Les pommes de terre sauvages grandissent dans différents sols et climats, tantôt dans des lieux secs et désertiques de la côte péruvienne, presque au niveau de la mer, comme dans les vallées interandines comprises entre 2500 et 3400 mètres d'altitude. Les zones du sud du Pérou, comme la vallée sacrée de CUSCO et beaucoup d'autres, sont particulièrement riches en espèces sauvages. Celles-là manquent dans des lieux au climat froid comme « les punas ». Par contraste, dans les régions humides et chaudes des tropiques, avec une végétation abondante et une température qui oscille entre les 20 et 25 degrés, on peut trouver quelques pommes de terre sauvages qui peuvent être très précieuses pour la science, telle la *solanum urubambae* qui vit dans les régions tropicales du Canon de Urubamba, mais aussi à CUSCO, ou la *solanum yungasense* qui grandit dans les environs de San Juan del Oro, dans la vallée de Tambopata, à Puno.

AU SERVICE DES PLUS NECESSITEUX

Un de mes premiers emplois en début de carrière, fut celui d'ingénieur agronome au Centre Génétique des Céréales, un Centre de recherches gouvernemental à Concepcion, dans la vallée de Mantaro au Pérou, qui se consacre à la génétique et à l'expérimentation de diverses variétés de blé. C'est là que j'ai commencé à palper la réalité et je me suis dit : « nous voulons introduire une culture

LE CENTRE INTERNATIONAL DE LA POMME DE TERRE

Ce centre d'investigation scientifique sans fins lucratives, fut fondé en 1971, à Lima, pour se dédier à la pleine réalisation de potentialité de la pomme de terre et d'autres racines et tubercules. Aux fins de poursuivre la réduction de la pauvreté, augmenter le soutien à l'environnement et aider à garantir la sécurité alimentaire dans les régions les plus pauvres. Le C.I.P. possède la plus grande banque génétique du monde, avec plus de 5.000 espèces de pommes de terre différentes, tant cultivées que sauvages. En plus des collections de « camotes » et d'autres cultures de la région andine, où il s'est particulièrement engagé, il a créé des réseaux de recherches au niveau international: offrant des services de formation et d'information aux chercheurs, formulant des propositions politiques et de productions, il possède des équipes interdisciplinaires qui réalisent des projets d'investigation dans plus de 30 pays.

Le C.I.P. est l'un des 16 centres « Future Harvest » (Récolte du Futur) qui reçoit des fonds du Groupe Consultatif pour la Recherche Agricole Internationale, la Confédération Mondiale des gouvernements, de fondations privées et d'organisations régionales et internationales.

Il faut voir aussi www.cipotato.org

foraine alors que nous avons ici même une espèce qui a grandi et s'est domestiquée au Pérou depuis bientôt 8000 à 10.000 années.»

Les pommes de terre que nous avons réussies à créer à travers l'amélioration génétique, sont comme nos enfants : on leur donne leurs noms et elles sont très bonnes. A une de mes filles, la *tomasa condemayata* je lui ai donné le nom de celle qui fut le lieutenant de Tupac Amaru pendant les premiers moments d'indépendance et de commandement de son armée. Sa fin tragique-ils la brûleront vive- eut lieu dans sa propriété, qui jusqu'il y a peu, appartenait à ma famille : c'est là que j'ai expérimenté différentes variétés. En son honneur et aussi à celui d'une maîtresse de maison que j'ai connue enfant et qui fut très aimée – elle s'appelait même Tomasa – je l'ai donc appelée ainsi.

Mais ma première enfant se

nommait « Renaissance ». Et, c'est que pour moi, le départ de l'amélioration de la pomme de terre signifie une véritable renaissance scientifique et technique. Tant la renaissance que la tomasa sont cultivées en plusieurs endroits du Pérou. Mais loin de leur valeur individuelle, elles incarnent pour moi une conviction qui a motivé tout le travail réalisé sur cette culture : la pomme de terre est une des armes les plus importantes que possède l'humanité pour lutter contre la faim. Mon travail ne consiste pas en autre chose que le désir de revendiquer cet énorme potentiel pour le bien de mon peuple et du monde. ●

—————
La pomme de terre : trésor des Andes. D e l'agriculture à la culture. Plusieurs auteurs. Centre International de la pomme de terre. Lima- 2000- 210 pages.

DES RECETTES

OLLUQUITO AU CHARQUI*

Pour 8 personnes :

- 3 kilos de olluco (racine andine millénaire)
- 200 gr de charqui
- une pincée de achiote
- 4 gousses d'ail
- 100 gr de aji moulu
- une pincée de poivre
- une pincée de cumin
- une demi-louche de bouillon
- du persil
- de l'huile

Bien laver les ollucos et les couper en fines lanières. Les frire dans une casserole avec l'ail et l'huile, l'achiote, le charqui effiloché (le plat sera meilleur avec de la viande d'alpaga mais elle peut être remplacée par de la viande rouge coupée en dés), le poivre, le cumin et l'aji sec ; bien remuer et attendre que toute la préparation soit bien cuite. Ajouter les ollucos, verser ensuite une petite quantité de bouillon et mettre le couvercle pour bien fermer la casserole. Cuire à feu doux, afin de permettre aux divers ingrédients de s'imprégner. Saupoudrer de persil frais au moment de servir.

CACHUN CHUNO

Pour 6 personnes :

Après avoir laissé macérer les chunos pendant toute une nuit, mettre à bouillir 300 grammes de chunos blancs et noirs entiers dans une casserole d'eau et la porter au feu pendant 15 minutes. Ensuite bien les égoutter et y ajouter 200 grammes de fromage frais ou de fromage crémeux. Mettre cette préparation au four après y avoir ajouté une tasse de lait. Cuire pendant 10 minutes à 250 degrés. Les chunos se servent dès que le mélange est bien solide.

CARAPULCRA**

Pour 6 personnes :

- 1 kg de viande maigre de porc
- 500 gr de pommes de terre séchées
- 3 cuillères d'huile ou de beurre
- 2 oignons rouges hachés

- 1 cuillère d'ail en purée
- ¼ de cuillère de cumin
- 3 cuillères de pâte d'aji panca
- 2 brins de coriandre frais
- 10 rondelles de graisse moulue
- 2 clous de girofle
- 1 verre de pisco
- 1 carré de chocolat noir rapé
- ¼ de tasse de cacahuètes grillées et hachées sel et poivre

Griller les morceaux de pommes de terre séchées dans une poêle à feu vif, environ pendant 15 minutes.

Secouer la poêle pour éviter qu'ils ne s'attachent et ne pas les laisser dorer trop longtemps.

Retirer la poêle et couvrir son contenu avec le double du volume en eau.

Laisser mijoter 30 minutes.

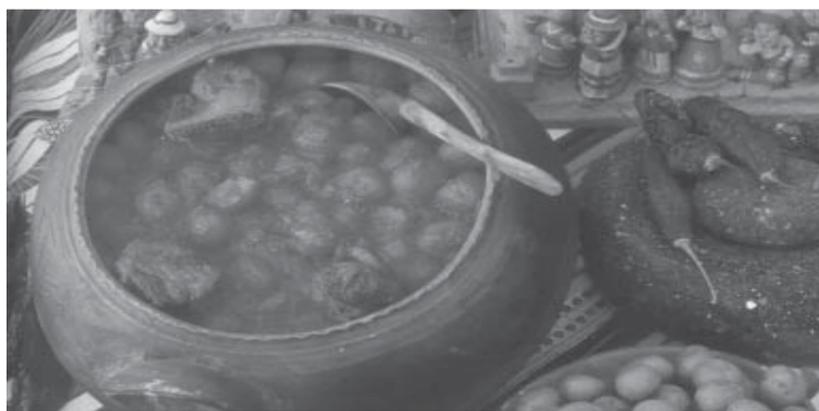
Couper la viande en petits morceaux. Chauffer l'huile dans une grande casserole, à feu moyen, et bien dorer la viande. La retirer de la casserole. Dans la même graisse, faire frire l'oignon avec l'ail, le cumin et la pâte d'aji panca jusqu'à ce que l'oignon soit bien doré. Assaisonner avec le poivre et le sel. Ajouter la viande cuite et les pommes de terre séchées avec leur eau de trempage.

Couvrir et laisser mijoter à feu lent jusqu'à ce que les pommes de terre soient tendres, c'est à dire environ 40 minutes. Si la carapulcra se dessèche, ajouter un peu de bouillon ou d'eau, continuer à remuer de temps en temps pour vous assurer que la préparation ne brûle pas. Lorsque la préparation est cuite, ajouter le pisco, le clou de girofle et le coriandre haché, le chocolat rapé, les rondelles de graisse moulue et les cacahuètes hachées.

Cuire environ pendant 15 minutes. Laisser reposer pendant 30 minutes avant de servir. Réchauffer au moment de servir ce plat accompagné de riz blanc.

* dans *La grande cuisine péruvienne* de Jorge Stanbury ; Lima, 1994

** dans *L'art de la cuisine péruvienne* de Tony Custer ; Lima, 2003 facuster@cpg-peru.com.pe



LA REINE ET DAME DE LA TABLE PERUVIENNE

Raúl Vargas Vega

Aucun plat ne peut être mentionné au Pérou qui ne contienne, de face ou de profil, quelque chose à voir avec la pomme de terre. C'est que ce produit et ses multiples variétés ont également subi des mutations que l'homme andin a réalisées pour garantir la conservation de la pomme de terre, dans des conditions les plus extrêmes.

Il est évident que la pomme de terre puisse se manger fraîche, en tenant compte qu'elle se conserve beaucoup plus longtemps que d'autres légumes et légumes, qu'elle soit cuisinée à la braise, en chemise, froide ou chaude, en purée ou frite, cela dépend des variétés ou celles qui se suffisent à elles-mêmes avec comme seul complément du fromage ou du beurre, la crème de lait ou le fidèle aji en purée ou encore comme un accompagnement remarquable qui rehaussera la saveur des viandes, poissons, jambons, fruits de mer et tout ce que Dieu peut offrir pour accompagner cette grande dame des Andes.

La pomme de terre jaune peut être considérée comme une de celles qui suscite le plus d'orgueil et est l'une des plus appréciées des tables péruviennes. Tant par sa couleur que par la douceur de sa consistance, sa saveur particulière, la pomme de terre jaune s'est convertie en «grande étoile» des plats classiques. Pensez, lecteur, à l'emblématique «causa» qui s'attribue des origines indépendantistes, mais qui est dans tous les cas, le symbole du métissage et du faux-brillant de notre art culinaire. Légèrement cuite avec une attention toute spéciale, sans la peler et avec du sel pour éviter que n'éclate sa peau fine, la pomme de terre jaune sera réduite en une purée fort sèche, mélangée à de l'huile, un peu de mayonnaise, mélangée à de l'aji jaune en purée (mirasol) et du jus de citron. Cette pâte se déposera en couches successives, alternées par une farce livrée à l'imagination et à l'abondance.

Originellement, une farce de thon, détaché et trituré, était appréciée à laquelle était mélangé un oignon rouge haché, mais par la suite le baroque et la valorisation donnèrent naissance à une nouvelle farce de la pomme de terre faite de pâte de crabes, de crevettes, d'avocats, toujours mélangés à de la mayonnaise. Cette «causa» se moule en forme ronde, carrée, ou dans une forme de type roulé et se couronne d'olives noires, d'œufs durs coupés en rondelles et dernièrement elle se sert accompagnée d'une sauce chaude de crevettes qui utilise savamment le corail.

La pomme de terre blanche sera la base essentielle des «chupes», des ragoûts ou de plats de viande étuvée au naturel et bien tristes s'ils ne contenaient pas leurs pommes de terre vaniteuses et féculentes. Mais il faut mentionner orgueilleusement la pomme de terre farcie, œuvre des mains

attentives de la femme au foyer qui seront le point de mire des déjeuners ou des repas familiaux, au moins une fois par semaine.

Quel concubinage, coalition, concordat s'est établi entre la pomme de terre frite, en morceaux larges ou fins et le filet de viande auxquels s'ajoutera le contenu d'une tomate débitée, l'oignon rouge foncé coupé également en de splendides morceaux, une touche d'ail, de l'«aji mirasol» en filaments fins et subreptices (éventuellement du vin rouge, la substance de la viande) ?

Chantons les louanges de «lomo saltado» auquel une origine chinoise s'attribue parce que tout est préalablement coupé en morceaux rendant le couteau inutile, mais de lignée incontestablement créole et qui a autant de parents que de cuisiniers dans les foyers d'ici ou dispersés à travers le monde.

Tous les peuples et toutes les régions du Pérou détiennent leur pomme de terre spécifique et ont leur propre plat de celle-ci. Mais quelques techniques sont partagées par tous : le «chuno», la «papa seca» ou le «carapulcra» et le «tockosh». Le premier se prépare avec des pommes de terre amères de haute montagne et elles sont supposées être choisies car sélectionnées contre les intempéries, les nuits froides et contre le mal d'altitude et le jour contre le soleil, technique ancestrale qui a permis de garder la pomme de terre pendant des années dans les dénommés «colcas», dépôts qui peuplaient le vaste territoire inca. La «carapulcra» est, en échange, une autre forme de conservation via la cristallisation de la pomme de terre coupée et cuite préalablement dans sa peau, déshydratée ensuite (aujourd'hui ce procédé est industriel). Le «tockosh» est une forme de putréfaction de la pomme de terre, celle-ci est enfermée dans un sac et ces sacs sont emballés alternativement avec de la paille, placés dans des canaux d'irrigation d'eau fluente. La pomme de terre fermentée, elle est sortie après des mois et se consomme dans divers potages (mazamorras), elle a un pouvoir curatif et une saveur forte que certains gourmets ont dénommé «le roquefort des Andes».

Nous ne pourrions pas clôturer ce chapitre sans mentionner deux autres préparations parmi les nombreuses sauces qui protègent la pomme de terre comme un manteau sacré : l'«ocopa» et la «huancaína». La première est issue de la gastronomie d'Arequipa par antonomase, préparée avec du piment et des crevettes ; la seconde, issue du centre du pays comme son nom l'indique, additionnée de fromage frais et d'«aji» jaune, liée pour toujours à Lima.

Il reste à se lécher les doigts et à remercier le Bon Dieu de l'existence de la souveraine et généreuse pomme de terre. ●

DU FOYER A L'ESPACE PUBLIC

Une belle histoire graphique sur la femme péruvienne (1860 – 1930).

Eric Hobsbawm prétend que le 20^{ème} siècle a été un des plus courts de l'histoire puisqu'il débuta tardivement (immédiatement depuis la Seconde Guerre Mondiale) et se termina tôt (en 1989 depuis la chute du mur de Berlin).

Il fallait y ajouter que le 20^{ème} siècle fut aussi un des siècles les plus intenses de l'Histoire. En effet, il était peuplé de multiples personnalités et sociétés, d'évènements contradictoires, de processus et de structures. Une des révolutions silencieuses la plus importante du 20^{ème} siècle fut le changement de statut de la femme, tant au niveau mondial que péruvien. Ces changements ont été distincts dans le pays : lents dans la sphère intime du foyer, dynamiques dans la sphère économique et sociale et résolument rapides dans l'espace public. Divers sondages d'opinions révèlent que la majorité des péruviens croient que les femmes détiennent les mêmes capacités que les hommes pour exercer des fonctions publiques. Cette croyance est fondamentale, parce que si tous croient à l'égalité de fait pour exercer des fonctions publiques, des formes et des mécanismes seront recherchés pour permettre de concrétiser cette



A. Courret

croyance. Ces changements sont, sans aucun doute, très significatifs en comparaison de la situation de la femme du 19^{ème} siècle pendant lequel quelques personnalités seulement ont pu marquer l'Histoire de leur empreinte profonde, telles Flora Tristan, Juana Manuela Gorriti, Teresa Gonzales de Fanning, Mercedes Cabello de Carbonara, Antonia Moreno Leyva, Clorinda Matto Turner, Maria Jesus Alvarado et d'autres. En échange, au

20^{ème} siècle non seulement de remarquables individualités féminines furent présentes, mais même des mouvements et collectivités ayant une réflexion à ce sujet, des propositions et des actions, ont marqué la vie économique, sociale, politique et culturelle du Pérou.

Dans les grandes lignes, ces changements ont eu à voir avec les modifications de la structure sociale, avec les avances et le processus de

modernisation du pays, mais le facteur qui a eu sans doute un impact majeur dans ces changements fut le processus éducatif : le niveau universitaire des femmes a clôturé la brèche du genre qui les séparait des hommes, mais cette brèche se maintient quand même dans les autres niveaux d'éducation comme dans d'autres dimensions de la vie sociale, principalement au niveau de l'activité économique, de l'emploi et au niveau du revenu.

L'histoire graphique que nous présentons, dont les originaux sont gardés dans une section spéciale de la Bibliothèque Nationale du Pérou, nous montre une galerie de femmes qui illustreront l'espace public limité du 19^{ème} siècle ainsi que quelques femmes représentatives de la transition jusqu'au 20^{ème} siècle. (Sinesio Lopez) •

De l'oubli de la mémoire: Les femmes péruviennes 1860 – 1930. Editeur : Nancy Elmore ; présentation de Sinesio Lopez et d'Ana Maria Yanez ; étude introductrice de Maria Emma Mannarelli-Mouvement Manuela Ramos et Bibliothèque Nationale du Pérou, Lima 2003. Voir aussi : www.bina-pe.gob.pe et www.manuela.org.pe

VII ème Rencontre du Cinéma

UN ESPACE POUR LE SEPTIEME ART

Il faut ajouter une bonne épingle à la carte cinématographique de la région pour la Rencontre Latino-américaine du Cinéma de Lima, organisée par l'Université Pontificale Catholique*. Pendant les dix premiers jours du mois d'août, elle a présenté sa septième édition sonante, avec l'argentin Carlos Sorin qui brandissait son trophée de la critique, pour le film «Histoires minimales» et la brésilienne Katia Lund, co-réalisatrice de «La Cité des Dieux» qui elle a reçu le prix du public.

Il se confirme que, comme à la Havane ou à Cartagène ou Huelva, ce sont les meilleures confrontations du cinéma latino, que le souffle minimaliste à la mode en Argentine et que l'engagement brésilien dans la production d'histoires violentes sans lésiner sur les effets holywoodiens, occupent l'agenda cinéphile de 2003. En général, dans ce match des cinés promus

officiellement (l'Argentine avec des fonds spécifiques et le Brésil avec de généreuses exonérations fiscales grâce aux firmes mécènes) mais voici qu'arrive une troisième surprise mexicaine. C'est plus étrange et en cela plus remarqué qu'un film chilien, cubain, équatorien ou uruguayen, comme ce fut le cas dans les éditions antérieures, récolte un prix ou une mention.

Le cinéma péruvien n'a été primé que dans quelques occasions, mais en général, il n'y a pas de films nationaux dont le tournage de postproductions ou de premières, qui ne soient en relation avec l'événement d'août. Depuis sept éditions, «elcine» (c'est son nom alternatif) a défini son étrange profil :

- en premier lieu c'est un Festival – certes la pudeur académique oblige la Pontific Université Catholique à la nommer Rencontre – qui ne compte pas sur l'appui financier

ni de l'Etat ni de la Municipalité de référence. Le bureau péruvien de l'Unesco a reconnu cette force particulière en lui attribuant en 2003, la médaille Fellini, normalement réservée aux films mais attribuée cette fois au festival même.

- En second lieu, venant d'une Université, c'est un événement soucieux de convoquer la critique et les professionnels de la communication pour débattre avec les cinéastes invités. Par exemple, les «causeries» et les séminaires thématiques sont préférés aux conférences de presse. Sans doute, en contrepoint avec ce zèle universitaire, l'équipe du Directeur et homme de théâtre Edgard Saba, n'a pu compter seulement que sur le prix du public. Sous la pression de la presse, des jurys professionnels y ont été incorporés. Maintenant, les prix sont discernés par le public et les critiques. Les chiffres

officiels – «32.000 participants, 60 films et 60 invités étrangers, ne recueillent pas l'impact culturel et commercial mérité d'un festival comme «elcine». La recette n'est pas meilleure que celle d'un événement commercial conventionnel. Mais prenons en compte le développement des nouveautés latines que la très américanisée rubrique des spectacles expérimente depuis 2000 (entre 1992 et 1997 il n'y a eu que 8 événements latinos ; de 98 à 2002, festival compris il y en a eu 38, sans compter les films péruviens comme le confirme la directrice exécutive Alicia Morales) et si nous apprécions la popularité que des têtes comme Federico Luppi, Arturo Ripstein ou Adolfo Aristarain ont montrée, on peut voir qu'il y a un réel enthousiasme pour le festival «elcine». (Fernando Vivas) •

- Voir aussi www.cultural.pupc.edu.pe et elcine@pupc.edu.pe

SONS DU PEROU

ABELARDO VASQUEZ – LE GRAND ABELARDO VASQUEZ (productions POTROLILA, LIMA, 2003)

Abelardo Vasquez fut une authentique légende de la musique populaire de la côte péruvienne : un des grands maîtres de la «marinera limena», prophète du chant «jaranero et festejo». Vasquez fut le digne héritier d'un lignage musical



G. Perez/Caretas

qui remonte aux origines mêmes de la symbiose rythmique entre l'Afrique et le Pérou. Son père, Porfirio Vasquez, est considéré par beaucoup comme le créateur du «festejo», un des styles de chant et danse populaire le plus répandu dans la population afropéruvienne. A écouter ce disque, qui rassemble des valse «marineras et festejos», il n'est pas difficile de conclure que la «grandeur» en question pour son titre n'est pas hyperbolique : l'apport de Vasquez à la musique populaire afropéruvienne est tout simplement incalculable.

IRAQUO – CANTO SHAMANICO (INDEPENDANT, Lima, 2003)
NAMPANG – CANCIONES AGUARUNAS (INDEPENDANT, Lima, 2003)

Tito la Rosa, un musicien d'une longue trajectoire, qui a essayé par son travail de récupérer et revaloriser les instruments et les sons natifs du Pérou, explore ici les chants rituels connus sous le nom de «icaros», espèces de «mantras» que les guérisseurs entonnaient quand, en état de transe, ils dirigent les réunions pendant lesquelles

une plante hallucinogène de la montagne est consommée, appelée «ayahuasca». Pour cela, la Rosa a monté un ensemble particulier de musiciens issus de diverses traditions comme celles du rock et du jazz, il y a inclus de plus un chef d'origine native. Celui du groupe aguaruna et huambisa «Nampag», originaire de Santa Maria de Nieva, tient de l'esprit du «field recordings» (les enregistrements citadins) : il s'agit de musique primitive à l'état pur, recueillie telle quelle et elle donne l'impression d'être exécutée dans les profondeurs de l'Amazonie péruvienne.

JOSE SOSAYA WEKSELMAN - EXPOSICION (INDEPENDANT, LIMA, 2003.)

Sosaya, maître au Conservatoire National, est issu d'une carrière musicale classique, mais dans ce travail s'est infiltré un territoire étroitement parcouru par les musiques péruviennes : la musique concrète et l'électro-acoustique, connues également grâce au titre pompeux de «musique électronique culte». Avec ce disque, Sosaya nous démontre que des personnalités

comme Karl Heinz Stockhausen et John Cage ont des adeptes au Pérou.

DINA PAUCAR – SUCCES D'OR (PRODUCTIONS DA-NNY, LIMA, 2003).

De tous temps, les migrants et les peuples de l'intérieur du Pérou ont rêvé de consolider une nouvelle super étoile dans leur firmament musical. Auparavant il s'agissait de Rossy War, mais depuis plusieurs années ce fut Lorenzo «Chacalon» Palacios : ces figures ont, en quelque sorte, servi à concentrer et à projeter les désirs, les frustrations et les mélancolies des migrants, qui actuellement forment la première force économique et sociale du pays. A la différence de ces artistes qui ont fusionné les sons propres à l'Ande ou de la montagne comme des éléments intrinsèques urbains (rock, cumbia, salsa), Dina Paucar, connue par ses centaines de mille de fanatiques (sans exagérer) comme «La Belle Déesse de l'Amour», fit appel à une forme musicale beaucoup plus traditionnelle, le «huayno», pour concevoir ses chansons chargées de nostalgie et d'ivresse. (Raul Cachay). •

AGENDA

LA COMMISSION CONSULTATIVE DE LA CULTURE

Le 19 août dernier, la Commission de la Culture du Ministère des Relations Extérieures fut installée, appelée à évaluer les Plans Annuels de la Politique Culturelle Extérieure et à accompagner la Chancellerie dans les thèmes de leur compétence. Cette Commission ad honorem est présidée par Fernando de Szyslo, a comme Vice-Président Fernando Cabieses et est intégrée par Walter Alva, Susana Baca, Ricardo Bedoya, Antonio Cisneros, José de la Puente, Elvira de la Puente, Francesca Denegri, Max Hernandez, Hugo Neira, Luis Peirano, Bernardo Roca Rey, Alonso Ruiz Rosas, Mario Vargas Llosa, Raul Vargas et Jorge

Villacorta, Nelson Manrique. Y participent aussi le Directeur National de la Culture, Luis Guillermo Lumbreras, le Président du Conseil National de la Science et de la Technologie, Benjamin Marticorena et José Antonio Olaechea représentant des organisations du Patronat des Entreprises de la Promotion de la Culture à l'extérieur du Pérou.

CONVENTION RREE - CONCYTEC

Le 9 septembre dernier, le Ministère des Relations Extérieures et le Conseil National de la Science et de la Technologie ont signé une importante convention grâce à laquelle la Chancellerie, avec l'Agence Péruvienne de Coopération Internationale, identifieront les

sources internationales qui pourront contribuer au développement des connaissances scientifiques et techniques dans notre pays et à élaborer et implanter des politiques respectives et des plans nationaux, en plus de projeter les principales expressions nationales de ce champ dans le cadre du Plan de Politique Culturelle du Pérou à l'Extérieur. Le CONCYTEC, pour sa part, tiendra le Ministère des Relations Extérieures informé sur la politique nationale de promotion de la Science et de la Technologie et sur les organismes publics et les universités qui développent des programmes de recherche dans ces secteurs y compris sur les facilités qu'elles pourraient offrir pour stimuler l'échange scientifique et l'éventuel échange de talents.



50 AÑOS PRODUCIENDO COBRE PARA EL MUNDO Y PRESERVANDO EL LEGADO HISTÓRICO DEL PERÚ AL AUSPICAR EL MUSEO CONTISUYO-MOQUEGUA.

PETRÓLEOS DEL PERÚ



AL SERVICIO DE LA CULTURA

CHASQUI

El correo del Perú
Boletín cultural

MINISTERIO DE RELACIONES EXTERIORES

Subsecretaría de Política Cultural Exterior
Jr. Ucayali 363 - Lima, Perú.
Teléfono: (511) 311-2400 Fax: (511) 311-2406
E-mail: postmaster@rree.gob.pe
Web: www.rree.gob.pe

Los artículos son responsabilidad de sus autores. Este boletín es distribuido gratuitamente por las Misiones del Perú en el exterior.

Traducción:
S. Fernández y C. Chazal

DIRECTORIO EMPRESARIAL

PROMPERU
Comisión de Promoción del Perú
Calle Oeste No. 50 - Lima 27
Teléfono: (511) 2243279
Fax: (511) 224-7134
E-mail: postmaster@promperu.gob.pe Web: www.peru.org.pe

PROINVERSIÓN
Agencia de Promoción de la Inversión
Paseo de la República No. 3361
piso 9 - Lima 27
Teléfono: (511) 612-1200
Fax: (511) 221-2941
Web: www.proinversion.gob.pe

ADEX
Asociación de Exportadores
Av. Javier Prado Este No. 2875 - Lima 27.
Teléfono: (511) 346-2530
Fax: (511) 346-1879
E-mail: postmaster@adexperu.org.pe
Web: www.adexperu.org.pe

CANATUR
Cámara Nacional de Industria y Turismo
Jr. Alcanfores No. 1245 - Lima, 18
Teléfono: (511) 445-251
Fax: (511) 445-1052
E-mail: canatur@ccion.com.pe

LES TOMBES ROYALES DE SIPAN UN MUSEE POUR LE MONDE

Walter Alva

Le Musée des Tombes Royales de Sipan ouvre ses portes au monde, pour diffuser la magie et la splendeur de la culture Mochica. Ses caractéristiques architectoniques et sa qualité muséographique ont reçu d'importants éloges et la reconnaissance d'être un des musées les plus importants d'Amérique.

En l'année 1987, une petite équipe d'archéologues péruviens, depuis une dramatique intervention, réussit à sauver la première tombe intacte d'un Gouverneur de l'Ancien Pérou du sacage et de la destruction.

La découverte de la nommée «Tombe du Seigneur de SIPAN» capta immédiatement l'intérêt de la presse mondiale, qui pendant une année suivit de très près les recherches archéologiques, estimée être l'un des grands succès du XX^{ème} siècle, comparée à la Tombe de Toutankamon, la Tombe Maya de Pacal ou la découverte du Machu Picchu.

La première responsabilité de notre équipe fut de conserver et de restaurer des objets qui risquaient d'être détruits, une responsabilité qui fut assumée grâce à la collaboration du gouvernement allemand qui a permis de créer le premier laboratoire de métaux de l'Amérique du Sud.

L'importance et l'expectative suscitée face au Pérou et à la Communauté Internationale, nous obligea à projeter à moyen terme la mise en place d'un musée. Notre petite équipe a ainsi concentré ses forces pour développer une stratégie prudente qui a surmonté d'innombrables obstacles et difficultés, réalisant des expositions internationales pour obtenir des ressources, l'appui du Fond de la Contrevaleur du Pérou - Suisse et finalement du gouvernement péruvien pour l'achèvement de l'actuel Musée des Tombes Royales inauguré le 8 novembre de l'année passée. Dans ce cheminement nous avons pu compter sur l'appui généreux de Celso Prado pour la création architectonique de l'édifice.

Sipan a permis d'ouvrir les yeux du monde au mystère et à la splendeur des anciennes cultures du Pérou. Les Mochicas ont occupé le fauteuil royal des cultures classiques de l'Amérique aux côtés des Mayas, Aztèques et des Incas.

D'autre part, la recherche archéologique péruvienne se réactiva avec de nouvelles investigations, à tel point qu'aujourd'hui nous pouvons parler d'une «mochicologie».

LE MUSEE

Celui qui visite le «Musée des Tombes Royales de SIPAN» rencontrera un bâtiment d'une grande présence inspiré des anciens sanctuaires pyramidaux mochicas. En montant par une large rampe qui s'impose comme un passage cérémonial, le visiteur



Museo de Sipán



Hombre-cangrejo, cobre dorado.

rentrera dans le monde des mochicas en regardant d'abord une projection animée qui reconstitue le défilé du « Seigneur de SIPAN » accompagné de son cortège comme il y a eu 1700 ans auparavant.

Au second étage, il pourra découvrir les aspects importants de cette grande culture, son territoire, évolution, organisation sociale, son agriculture et les produits végétaux cultivés, la métallurgie, les monuments les plus importants ainsi qu'une présentation générale du Sanctuaire de SIPAN. Un second thème est celui qui aborde le monde spirituel des mochicas, leurs dieux, leurs concepts de vie de la naissance jusqu'à la mort ainsi que leur cosmologie.

Descendant au premier étage après avoir vu une introduction didactique sur les excavations, il découvrira pas à pas la tombe du « Seigneur de SIPAN », depuis les dépôts d'offrandes et la découverte du gardien de la tombe jusqu'à celle de la chambre funéraire avec son contenu extraordinaire. Les bijoux royaux et les emblèmes de commandement sont exposés dans des espaces spécifiques avec une illumination ponctuelle pour donner la sensation que les ornements flottent dans cet espace d'une ambiance dramatique et de pénombre.

Le centre de l'étage est occupé par une représentation exacte de la chambre funéraire avec le cercueil du «Seigneur de SIPAN», les offrandes et

les objets qui l'accompagnent tels qu'ils furent découverts.

Ensuite, il trouvera la tombe du sacerdote et ses ornements... En descendant au rez-de-chaussée, on trouve un espace dénivelé, respectueusement reconstitué dans l'esprit du repos définitif des restes osseux originaux du « Seigneur de SIPAN » qui mettent en évidence le caractère de Musée-Mausolée destiné aux gouvernants Mochicas. Au centre de La Salle, le visiteur verra au niveau des yeux, le contenu de la chambre funéraire qu'il aura pu apprécier depuis le premier étage.

Une autre section est destinée à des tombes de différentes époques et hiérarchies comme celles des chefs militaires ou des assistants religieux qui formaient part de l'élite mochica. Un espace plus vaste est destiné à la tombe du « Vieux Seigneur de SIPAN », le plus ancien gouvernant découvert dont les ornements et les emblèmes nous montrent les résultats d'une même somptuosité et qualité que celui du premier «Seigneur» découvert qui serait plus ancien de quelques deux générations. Depuis sa découverte, nous avons été surpris par la complexité et le symbolisme de chaque bijou et des ornements royaux comme cet impressionnant collier fait de dix représentations d'araignées en or ou la beauté de cet anneau en or et argent qui représenterait leur image en miniature, avec une impressionnante coiffure en forme de hibou aux ailes dépliées. Les images religieuses représentant le dieu crabe, un félin antropomorphe couronné de serpents ont un impact sur chaque visiteur tout comme une croix représentant les tentacules d'un poulpe.

Dans une pièce centrale spécifique, sont gardés les restes d'un illustre gouvernant. Quand le visiteur pense avoir terminé sa visite, une porte s'ouvre vers le passé pour présenter «la Maison Royale du Seigneur de SIPAN», une reconstitution tellement réelle où l'on présente les mannequins de 35 personnages dans une lumière d'ambiance, accompagnée d'une musique jouée sur des instruments natifs et en mouvements, le visiteur sera ainsi transporté à l'époque des splendeurs de la cour royale mochica. ●

Avec l'amabilité de la revue BIENVENIDA/ Tourisme culturel du Pérou/
www.bienvenidaperu.com